



Sylvain Gouguenheim

Les derniers païens

Les Baltes face aux chrétiens
XIII^e-XVIII^e siècle

PASSÉS / COMPOSÉS

Les derniers païens

DU MÊME AUTEUR

Les Fausses Terreurs de l'an mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi ?, Paris, Picard, 1999.

Les Chevaliers teutoniques, Paris, Tallandier, 2007 ; rééd. 2012.

Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne, Paris, Seuil, 2008.

Regards sur le Moyen Âge. 40 histoires médiévales, Paris, Tallandier, 2009.

La Réforme grégorienne. De la lutte pour le sacré à la sécularisation du monde, Paris, Temps présent, 2009 ; rééd. 2014.

Le Moyen Âge en questions, Paris, Tallandier, 2012 ; rééd. « Texto », 2019.

Tannenberg, 15 juillet 1410, Paris, Tallandier, 2012.

Frédéric II. Un empereur de légendes, Paris, Perrin, 2015.

La Gloire des Grecs. Sur certains apports culturels de Byzance à l'Europe romane, x^e-début xiii^e siècle, Paris, Cerf, 2017.

Aux sources du pouvoir. Voir, approcher, comprendre le pouvoir politique au Moyen Âge, sous la direction de Sylvain Gouguenheim, Paris, Indes savantes, 2017.

Les Empires médiévaux, sous la direction de Sylvain Gouguenheim, Paris, Perrin, 2019.

Sylvain Gouguenheim

Les derniers païens

LES BALTES FACE AUX CHRÉTIENS
XIII^e-XVIII^e SIÈCLE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3122-0

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, janvier

© Passés composés / Humensis, 2022

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Avertissement.....	9
Introduction. Une religion disparue ?	11

PARTIE I. LE NOUVEAU MONDE

Chapitre 1. Ce que l'on croit savoir	21
Chapitre 2. À la rencontre de l'inconnu	43
Chapitre 3. Des terres de mystères et de dangers.....	89

PARTIE II. CHRISTIANISATION ET ACCULTURATION

Chapitre 4. Les transformations de la culture des peuples.....	113
Chapitre 5. Les relations entre païens et chrétiens	127
Chapitre 6. La christianisation au quotidien.....	139
Chapitre 7. La fin des païens.....	155
Chapitre 8. Le grand tournant du XVI ^e siècle	173

PARTIE III. LA FIN DES DIEUX

Chapitre 9. La quête des dieux anciens.....	199
Chapitre 10. Ceux qui parlent avec les dieux.....	253
Chapitre 11. La nature sacrée	287
Chapitre 12. Mort et fertilité.....	317

Les derniers païens

Conclusion. Le culte de la puissance	341
Présentation des sources	347
Notes	369
Bibliographie générale.....	413
Sources et crédits	435
Table des cartes.....	437

Avertissement

Pour rendre la lecture plus aisée au lecteur francophone, les lettres propres aux alphabets polonais et lituanien n'ont pas été reprises dans le corps du texte (en revanche les titres figurant en bibliographie respectent l'orthographe initiale). Les noms de lieux sont donnés en fonction de leur appartenance politique actuelle. Les noms de personnes ont été francisés dans la mesure du possible.

Ce travail s'appuie sur les sources en latin et en allemand. La documentation des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècle en russe ou en langues baltes, éditée par N. Velius (1996), ne m'était pas accessible faute de compétences linguistiques.

Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de mon fait.

Introduction

Une religion disparue ?

« Le paganisme, on le sait, ne meurt jamais tout à fait¹. »

Un monde sans écrit mais pas sans Histoire

Après que Hegel l'a constituée en césure dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (1840), l'invention de l'écriture a longtemps démarqué l'Histoire de la Préhistoire ; c'est ce que l'on apprenait naguère dans les livres de l'école primaire. Et si l'écriture détermine ce qui est historique, alors « en préhistoire, il faut faire le deuil de l'événement² ». Non que la Préhistoire n'ait pas d'Histoire, au sens d'évolution. Simplement, le détail de ses transformations, faute de témoignages écrits et datés, nous échappe. La longue durée de la Préhistoire n'est pas un temps immobile, mais saisissable seulement dans ses segments les plus larges. Nos ancêtres d'avant l'écriture sont tous anonymes.

Résultat d'un effort d'abstraction, matérialisation visible du langage et de la pensée, donc moyen de leur conservation et de leur transmission à distance, l'écrit marque un seuil dans l'évolution humaine. Il permet à l'homme de manipuler des quantités d'informations bien supérieures aux capacités mémorielles de son cerveau, de les archiver et de les retrouver à loisir. Avec lui apparaissent l'arithmétique et la géométrie : l'espace devient mesurable, les ressources peuvent être dénombrées et réparties ; sans arithmétique il n'y a pas d'État. Mais, comme le note E. Bojtár, si le terme de « Préhistoire » est synonyme de « Pré-écriture », alors il désigne moins une période qu'un niveau de développement des sociétés³.

Quelques préhistoriens retiennent encore cette coupure, d'autres y substituent la naissance de l'agriculture : avec elle, l'homme a cessé d'être un simple prédateur, pour devenir le producteur de ses moyens de subsistance. Il a par conséquent consacré de plus en plus de temps au travail et s'est retrouvé en quelque sorte « piégé », soumis aux caprices de la météorologie et obligé de penser à l'avenir⁴. Les activités de production ont précédé l'écriture et leur développement constitue une étape fondamentale.

On peut également considérer comme essentielle la rupture de la « révolution cognitive » survenue il y a sans doute 70 000 ans, lorsque l'homme a développé et maîtrisé un langage articulé, qui lui a permis de « forger des fictions »⁵ ; je dirais plutôt de formuler et de transmettre des *idées*. Cette transformation profonde l'a fait accéder au domaine religieux et les fouilles effectuées à Göbekli Tepe (Turquie) depuis 1995 ont montré que des sociétés de chasseurs-cueilleurs avaient pu ériger des temples il y a près de 11 000 ans, bien avant la sédentarisation agricole.

Il reste que le préfixe du terme « Préhistoire » situe cette période, la plus longue traversée par l'humanité, par référence à celle qui l'a suivie, ce qui revient à lui refuser une identité propre. D'où la préférence accordée par certains préhistoriens à l'idée que l'histoire commence avec les premiers hominidés, il y a trois millions d'années, et qu'elle se découpe en *périodes* (Paléolithique, Néolithique, etc.) en fonction des modes de production, de l'évolution biologique et intellectuelle, etc. La Préhistoire a bien une histoire. En toute logique on devrait donc renoncer à employer ce terme.

Les habitants de l'espace balte actuel avaient quitté depuis longtemps le stade de la prédation lorsque les Européens de l'Ouest, les Scandinaves ou les Rus' les rencontrèrent. Wulfstan d'Hedeby, au IX^e siècle, les a vus commercer à Truso. Ils travaillaient la terre, utilisaient le bronze et le fer, tant pour des outils, des armes que des objets d'art, enterraient ou incinéraient leurs morts. En somme, ils pourraient être situés dans ce que l'on désigne par « Protohistoire », appellation et périodisation qui ne font pas l'unanimité mais qui tentent de définir une période où ne manque que l'écriture – et la monnaie ? – pour être inséré dans « l'histoire ». En cela ils ne

Introduction

diffèrent pas des Celtes d'avant la conquête romaine ou, plus près d'eux chronologiquement, des Germains (Saxons, Liutizes) et des Slaves non christianisés : à tous l'écriture faisait défaut.

Le regard des vainqueurs

L'historien qui aborde l'étude des nombreux peuples païens du Moyen Âge se retrouve donc dans une situation en partie analogue à celle dont ses confrères préhistoriens ont l'habitude. Parce que ces sociétés « païennes » étaient dépourvues d'écriture, elles se présentent à nous sous une forme opaque. À l'exception des Scandinaves inventeurs des runes, nous n'avons aucune trace de maîtrise de l'écrit (ni même de pétroglyphes) pour les populations des rives de la Baltique. Les contrées baltes n'offrent pas non plus d'exemples de vies de saints missionnaires ou d'évêques, ni l'équivalent des sagas royales ou de l'*Ancienne Edda*. Avant la christianisation, la mémoire du paganisme ne pouvait qu'être orale et gestuelle ; après, elle dépendit de ce que les clercs acceptèrent d'enregistrer et de conserver. D'où cette situation peu confortable : vouloir faire revivre une civilisation orale qui n'a laissé de traces écrites que celles produites par ceux qui l'ont conquise – à l'exception de celles apparues dans la Lituanie du xiv^e siècle.

Les relations dont on dispose sont donc forgées et orientées par des regards extérieurs, qui ne sont pas nécessairement hostiles ou caricaturaux, mais répondent d'abord au projet de leurs auteurs et aux attentes supposées de leur lectorat. Les récits des voyageurs ne coïncident pas avec ceux des missionnaires ou des conquérants, ni avec ceux, ultérieurs, des nouveaux maîtres de ces contrées. Sont ensuite venus les textes des humanistes, des lettrés, parfois composés avec l'intention de combattre les traces de paganisme, parfois animés par un souci de connaissance ethnographique. C'est dans leur ligne que se situent les efforts d'enregistrement et de mise par écrit des composantes que l'on appelle « folkloriques », dont au premier rang les contes lettons. S'y ajoutent, à partir environ du xvii^e siècle, les travaux des linguistes, attachés à enregistrer le

vocabulaire balte. On y trouve des indications sur les dieux, les croyances ou les pratiques, qui sont des témoins de l'époque de leur mise par écrit mais ne permettent pas à coup sûr d'en déduire leur réalité médiévale.

Les croyances et les coutumes des anciens Baltes nous sont abordables à travers les écrits de ceux qui, à l'époque, les ont rencontrés, affrontés, convertis. Leur histoire fut écrite par leurs vainqueurs. À l'exception des Lituanais, qui résistèrent assez longtemps à la christianisation et aux opérations militaires de l'ordre Teutonique pour s'approprier l'écriture et produire leurs propres discours. On y trouve l'expression de leur volonté politique, la finesse de leur diplomatie, mais rien qui s'apparente à l'exposé de leur mythologie ou à la présentation détaillée de leur panthéon ou de leurs croyances. En somme, l'historien des peuples baltes médiévaux a, par rapport à un préhistorien, l'avantage douteux de disposer des écrits des adversaires, des conquérants. Or le conquérant se voit toujours – sauf exceptions rarissimes – comme supérieur : le choc des armes a rendu son verdict, qui est impartial. Le champ de bataille est un théâtre de vérité. La société techniquement et démographiquement supérieure l'a emporté. Les historiens du Moyen Âge sont en outre rompus à l'art de la méfiance envers les chroniqueurs, trop habiles littéraires et dont l'écriture masque autant qu'elle les narre les faits recherchés. Les écrits à notre disposition sont donc indispensables et suspects.

Qui plus est, les Baltes n'ont pas eu, pour capter et transmettre l'héritage mythologique, un Hésiode ou un Snorri Sturluson, auteur au XIII^e siècle de l'*Edda* en prose. Leur univers religieux et mythologique ne nous est donc accessible que par fragments, anecdotes rapportées par les chroniqueurs de la conquête, ou par les observations de ceux qui tentaient de les christianiser en profondeur et se heurtaient à des permanences païennes, vite suspectées de magie, ou dénigrées comme autant de superstitions. Seule l'archéologie fournit des données moins subjectives, mais dont l'interprétation n'est jamais « évidente », qu'il s'agisse d'interpréter les trouvailles funéraires ou de savoir lire le paysage et retrouver, à partir de la toponymie, des légendes et des fouilles, les rites et les croyances.

Introduction

La tentation est grande, en présence de sources trop rares, d'être moins sévères et moins critiques que lorsque les biens sont abondants, de peur d'écarter le peu d'informations et, finalement, d'être condamné à ne plus pouvoir enquêter et à se taire. D'où le risque de prendre pour argent comptant ou avec indulgence ces maigres témoins.

L'ethnographie vient certes au secours de l'historien, en lui offrant les contes, les récits, les chants conservés dans la mémoire collective (soit environ, nous dit V. Vaitkevicius, 80 000 documents⁶) ; mais elle est souvent dans l'incapacité de dater leur naissance et on ne sait en définitive si telle anecdote concernant telle divinité nous fait accéder à l'univers mental médiéval ou à celui des populations des XVII^e-XIX^e siècles, si nous avons affaire à un élément mythologique originel ou à son altération. Faut-il parler de « paganisme dégradé », ou celui-ci n'a-t-il jamais été très structuré en raison de l'absence d'écriture et, de ce fait, a présenté un aspect précaire ?

La nécessité d'une histoire critique

« Le sujet se révèle d'une complexité décourageante : trop de strates successives se sont entassées pour que l'on puisse prétendre à un résultat uni » : ces mots de R. Boyer s'appliquent bien à l'univers balte⁷. À la différence des panthéons antiques ou scandinaves, aucune source balte originale n'a survécu qui nous dise quelles divinités étaient adorées, quels rituels étaient accomplis. Les Baltes n'ont commencé à mettre par écrit des éléments mythologiques qu'à partir du XVI^e siècle, donc lorsque les anciennes croyances s'étaient en grande partie évanouies⁸. À l'absence de sources écrites produites par les peuples concernés s'ajoute la diversité interne des panthéons et des croyances. Leurs adversaires, soucieux de les convertir et de les soumettre, les ont abordés à l'aide de leur « outillage mental », à la lueur des a priori chrétiens ou de l'héritage gréco-romain, dans une logique bien connue consistant à ramener ce que l'on ne connaît pas à ce que l'on connaît. La lecture chrétienne des mythes ou des rites païens a souvent diabolisé les éléments observés, ou

les a stéréotypés. Elle n'avait toutefois pas intérêt à les inventer puisqu'elle était conduite par le souci de les éliminer, mais elle pouvait se méprendre. À partir du xvi^e siècle, la masse des informations s'est accrue, mais en étant toujours soumise aux mêmes orientations, voyant dans les divinités baltes des démons au service de Satan ou des avatars du panthéon latin, selon que les auteurs étaient animés par le souci de combattre les traces de paganisme, ou par une intention littéraire où l'imagination jouait son rôle de « folle du logis ». Une autre déformation eut lieu, au temps des Réformes. Les protestants crurent débusquer des divinités là où il n'y avait que des confusions de noms : la Vierge Marie appelée « Mara » ou sainte Thècle dénommée « Dekla » ont fait croire à l'existence de déesses païennes. Enfin, les sources récentes, recueillies à partir du xix^e siècle par des ethnographes, posent le problème du lien entre les contes populaires et les mythes et croyances de l'époque médiévale. Des écoles méthodiques s'affrontent, des engagements nationalistes s'y intercalent, sans parler d'éventuelles querelles personnelles.

L'historien se trouve donc embarrassé, encombré d'informations qu'il ne peut exploiter sans les avoir auparavant passées au crible d'une enquête serrée. Il faut, écrivait P. Chaunu à propos d'un autre terrain, « ne rien supposer qui ne soit daté ; ou bien construire des ponts, entendez des hypothèses vraisemblables, à partir de données sûres⁹ ». Si les textes manquent, ou si leurs dates sont incertaines et leurs filiations indiscernables, il ne reste que la sûreté du raisonnement déductif, et on doit souvent se limiter à de prudentes hypothèses. Ou au silence. Rien de ce qui n'a pas été démontré ne peut servir de socle ou d'étape dans un raisonnement ultérieur. La logique est nécessaire, si elle ne suffit pas.

Dans l'écheveau des documents présentant la religion des anciens Baltes, on oscille donc entre la tentation d'extrapoler, de comparer, et celle de trier de manière radicale pour s'en tenir aux rares éléments indiscutables, et décevants parce qu'ils n'autorisent pas à fournir un exposé complet. L'archéologie, en particulier celle menée en Lituanie, est d'un précieux secours, mais elle-même bute souvent sur l'impossibilité de dater avec précision. Nous sommes

Introduction

aussi victimes d'habitudes liées à notre connaissance des mythologies gréco-romaines ou hindoues et nous imaginons le paganisme à la lueur des riches récits de la *Bhagavad-Gita*, de la *Théogonie* d'Hésiode ou des *Fastes* d'Ovide. Partir de cet a priori incite à rechercher un panthéon et des mythes aussi riches chez les Baltes médiévaux et, une fois leur absence constatée, à dévaloriser leur religion.

Un mot, pour finir, du contexte. La conquête de la Prusse et de la Livonie s'inscrit dans une phase de conjoncture démographique et économique favorable, celle du XIII^e siècle, ralentie au début du XIV^e mais qui ne fut interrompue que par la peste noire à partir de 1347/1348. Prussiens, Lives, Lettons et Lituaniens avoisinaient vers 1200 le million d'âmes – environ 350 000 en Lituanie et autant en Livonie, quelque 175 000 en Prusse et une centaine de milliers probablement dans le nord de l'Estonie¹⁰ ; c'est peu par rapport aux forts peuplements des voisins germanique et slave, dont une partie est lancée dans le mouvement d'expansion vers l'est des XII^e-XIII^e siècles. Au même moment, le monde scandinave se repliait ; l'âge viking est passé depuis plus d'un siècle et demi et la mort d'Harald l'Impitoyable à la bataille de Stamford Bridge (25 septembre 1066) lorsque les Teutoniques mettent le pied en Prusse. Plus à l'est, les Varègues, amalgamés aux Rus', ont donné naissance aux Russes. Autour de la Baltique, le Danemark a bien tenté de conquérir des terres. Il y parvint notamment dans le Holstein, en Poméranie et au nord de l'Estonie, apogée atteint en 1219. Mais l'équilibre se rompt dès 1223. La défaite de Waldemar II en 1227 à Bornhöved face à une coalition conduite par le duc de Saxe et l'archevêque de Brême, à laquelle se joignit la ville de Lübeck, mit fin à l'entreprise. Le recul scandinave ouvrit la voie à la poussée germanique. Le nord de l'Estonie, reliquat isolé de la grande puissance de Waldemar II, compte peu au regard de l'installation de l'Ordre allemand en Prusse et en Livonie, aux frontières de la Pologne, de la Lituanie et des principautés slaves de Novgorod et Polotsk. Les peuples baltes eurent ainsi affaire à la première armée permanente du Moyen Âge, ces ordres militaires qui, de protecteurs des frontières, devinrent conquérants et seigneurs.

PARTIE I

Le nouveau monde

Table des matières

<i>Autour du bouc : sacrifice ou adoration diabolique ?</i>	268
<i>Sacrifices humains</i>	275
MAGIE ET SORCELLERIE EN PRUSSE	279
<i>La lutte contre les pratiques magiques</i>	279
<i>Et la sorcellerie ?</i>	282
Chapitre 11. La nature sacrée	287
L'ARCHÉOLOGIE DU PAYSAGE	287
<i>Faire parler le paysage</i>	287
<i>Hierarchie spatiale du sacré</i>	289
HIÉROPHANIES NATURELLES	291
<i>L'adoration des forces naturelles</i>	291
<i>L'étonnant récit de Jérôme de Prague</i>	293
<i>La longue durée des pierres</i>	297
<i>Par les champs et les collines</i>	301
<i>Les astres</i>	303
<i>Le monde aquatique : eaux courantes, lacs et tourbières</i>	303
LE FEU DIVINISÉ	306
<i>Un culte universel</i>	306
<i>Le feu, transformateur du monde</i>	309
<i>La préservation sous peine de mort</i>	310
L'INDÉRACINABLE « CULTE DES ARBRES »	311
<i>Le culte le plus répandu</i>	311
<i>Le choix des arbres</i>	313
<i>Des bois intouchables</i>	314
Chapitre 12. Mort et fertilité	317
BRÛLER LES CORPS	318
<i>Crémation et inhumation</i>	318
<i>Et, pour finir, l'immersion</i>	321
<i>Un mythe fondateur</i>	322
<i>Le mort retourne à sa mère</i>	324
<i>Interdite, la crémation persiste</i>	325
LE MONDE DES ESPRITS	329
<i>Les morts sont parmi nous</i>	329
<i>Les pierres anthropomorphiques : un élément du culte des ancêtres ?</i>	331
<i>Les fêtes de la mort</i>	332
LA QUÊTE DE LA FERTILITÉ	333
<i>Fêtes agraires</i>	333
<i>La boisson des dieux</i>	335
<i>Les serpents, la vie et la mort</i>	337

Les derniers païens

Conclusion. Le culte de la puissance	341
<i>Les croyances médiévales</i>	342
<i>L'accès à la culture populaire</i>	343
<i>Le tréfonds : le culte des forces naturelles</i>	345
Présentation des sources	347
Notes	369
Bibliographie générale.....	413
Sources et crédits	435
Table des cartes.....	437